

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Bernard, Mathilde. Écrire la peur à l'époque des guerres de Religion. Une étude des historiens et mémorialistes contemporains des guerres civiles en France (1562–1598)

Hélène Cazes

Volume 37, numéro 2, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090720ar>

DOI : <https://doi.org/10.33137/rr.v37i2.21816>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (imprimé)

2293-7374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazes, H. (2014). Compte rendu de [Bernard, Mathilde. Écrire la peur à l'époque des guerres de Religion. Une étude des historiens et mémorialistes contemporains des guerres civiles en France (1562–1598)]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 37(2), 150–152.
<https://doi.org/10.33137/rr.v37i2.21816>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Bernard, Mathilde.

Écrire la peur à l'époque des guerres de Religion. Une étude des historiens et mémorialistes contemporains des guerres civiles en France (1562–1598).

Paris : Hermann, 2010. 396 p. ISBN 978-2-7056-7050-4 (broché) 39,60 €.

Croisant avec virtuosité et intelligence les fils de l'histoire et ceux de la littérature, Mathilde Bernard propose ici, non pas une étude thématique de la peur ni une définition psychologique, mais une enquête sur une émotion perçue dans l'histoire. Prenant pour période d'étude les années allant du massacre de Wassy (1562) à l'Édit de Nantes (1598), et prenant pour *corpus* les textes non-fictionnels de mémoires et récits de soi, elle enquête sur l'exacerbation d'un sentiment souvent caché, défini comme une défaite en des temps d'héroïsme, mais aussi comme une preuve d'humanité en des temps de guerre. Au moment où l'auto-biographie et l'auto-portrait deviennent genres et sujets d'écriture, l'émotion acquiert un nouveau statut : celui de l'authenticité d'une narration à la première personne. Dès lors, la peur devient une notion heuristique pour Mathilde Bernard : aux confins de l'expérience vécue et de la morale, elle permet de créer de nouveaux récits de la violence mais aussi de la société et de l'individu. Elle conclut son étude par une belle partie consacrée à la tolérance et au pouvoir royal, les solutions de l'histoire à la peur. Avec un double index (noms, notions), une bibliographie très fouillée, multi-disciplinaire et structurée, l'ouvrage se développe en quatre parties dynamiquement organisées : « Dire la peur » propose un inventaire des termes et textes de la peur (bien distingués des textes sur la peur). On y voit s'inventer l'expression de cette émotion, tandis que l'auteure tisse des définitions de provenances diverses (champ médical, politique, philosophie) et que se font jour les paradoxes d'une émotion condamnée par le stoïcisme comme manque de contrôle de soi et comprise, dans sa dimension religieuse, comme une forme d'humilité chrétienne. L'ambivalence de la peur pour les penseurs de l'Église (qui condamnent la peur mondaine et exaltent la terreur de Dieu) place alors le *corpus* historiographique et mémorialiste en un lieu pivotale des textes de la peur à la Renaissance. On mesure alors la pertinence du choix, et du sujet, et du *corpus*, dans la ligne des historiens des mentalités (Jean Delumeau) et des historiens des émotions (Christophe Prochasson).

La deuxième partie, « Représenter la peur », analyse finement, avec les outils de la critique littéraire et de la narratologie, les tours et détours du récit de la peur. Le silence, l'ostentation, la perspective sont les lignes de fond des

distinctions établies par Mathilde Bernard pour déceler la peur et son statut lors des récits d'exécutions, de combats, de sièges, de massacres, mais aussi pour identifier la peur comme moteur des crimes, dissuasion, etc. Elle arrive ainsi, sur l'événement de la peur indépassable, le massacre de la Saint-Barthélemy, à distinguer entre Catholiques et Protestants par le motif de la peur, associé tantôt aux perpétrateurs, tantôt aux victimes.

La partie suivante, « Juger la peur », montre comment la peur crée et maintient une hiérarchie sociale : au moment où la peur se décèle, se révèle, se dit et montre, le courage devient une légitimité et l'héroïsme devient l'ultime valeur politique. Ainsi, les femmes fortes (en particulier Charlotte de Laval encourageant son époux Coligny) sont présentées par contraste à des chefs faibles, affaiblis par leur aveu de faiblesse. La grande question est alors celle des rois : un roi qui a peur, un roi qui abjure a-t-il encore autorité ? Parallèlement, le héros, ou le martyr, qui ne craignent ni la douleur ni la mort, acquièrent un statut nouveau : ils incarnent le groupe et la société. Le bon chef de guerre devient alors le modèle du contrôle des passions et son courage devient la preuve de ses vertus.

La dernière partie propose l'impossible conclusion ouverte de cette étude toute en nuances et complexités. Dans « Sortir de la peur », Mathilde Bernard étudie les stratégies de la raison et du cœur, depuis le mysticisme jusqu'au nouveau pouvoir royal, pour dire puis dompter la peur. Les historiens protestants clament la fin ultime de la peur par une eschatologie où seul le Jugement inspirerait la peur. Réponse à l'angoisse, ce report au jour du jugement génère cependant des angoisses nouvelles liées à des théories de l'élection et à la recherche des signes. Du coup, l'horreur et ses spectacles suscitent une interprétation de l'histoire comme décadence et ouvrent la voie à des terreurs apocalyptiques. Symétriquement, les historiens politiques font de la peur un outil entre les mains des puissants, qui peuvent s'en servir plus sûrement que d'une armée s'ils en connaissent les mécanismes. Initiant un mouvement de sécularisation et de rationalisation, qui annonce les Lumières, ces derniers historiens dénoncent des peurs créées pour manipuler le peuple et, tout comme le feront les satiristes et critiques du pouvoir royal, en appellent à une société libérée de la peur. Proposant une nouvelle théorie de la monarchie, qui serait juste lorsqu'elle est fondée sur l'unité et non sur la peur, ces historiens saluent en Henri IV le « bon roi » et réconcilient néo-stoïcisme et religion d'état.

C'est un livre passionnant et intelligent que nous a donné Mathilde Bernard en se plaçant ainsi au carrefour de chemins disciplinaires et en jouant sur périodes et *corpora*. Avec un sens très sûr de la pertinence et de l'analyse, elle propose une perspective transversale de mémoires et d'événements que tous croient connaître, mais dont elle renouvelle l'interprétation. En retrouvant la part subjective et individuelle dans le discours historique, en restituant la dimension politique des souvenirs personnels, et en croisant notions et textes, elle nous permet de revoir, encore une fois, les guerres de religion et leurs discours. Surtout, elle permet de saisir l'instauration de nouvelles valeurs et de nouveaux modèles pour la société : la tolérance apparaît, dans le tableau de Mathilde Bernard, comme une solution rationnelle à la terreur. Bien construit, nourri de textes et citations, soutenu d'une solide recherche documentaire, ce livre fait réfléchir et pourrait bien inspirer des continuations et réponses !

HÉLÈNE CAZES

University of Victoria